

Les hommes aspirent aujourd'hui à une paix architecturale. Ils veulent vivre avec leur patrimoine. Claude Parent, qui en appelait naguère à la « nécessité de détruire », voudrait une modernité faite à la fois de mémoire et d'imaginaire.

TRADITION ET LIBRE PROJET

Depuis trente ans, j'ai le plaisir d'avoir pour ami l'architecte Fullaondo, qui occupe actuellement la chaire des projets à l'école d'Architecture de Madrid.

Fullaondo a lui-même deux amis fidèles, Bruno Zevi et Saens de Oiza, que je considère comme un des meilleurs architectes du monde depuis qu'il a réalisé les « Torres Blancas » à Madrid et qu'il vient de confirmer son immense talent dans le palais des festivals de Santander. A Bruno Zevi, je dois de m'avoir appris à voir l'architecture à travers ses livres qui furent déterminants pour l'étudiant que j'étais en 1950.

L'avis de ces trois hommes compte essentiellement pour moi et je suis attentif à leurs encouragements comme à leurs critiques car je sais qu'au-delà de l'absence, leurs signaux sont toujours émis pour mon plus grand bien.

Aussi me semble-t-il permis de citer un paragraphe de la lettre que j'ai reçue de Juan Daniel Fullaondo au mois de février. Faisant référence à une conversation entre Zevi et lui, il m'écrit : « A cette occasion, inévitablement, nous avons abordé le sujet Claude Parent. Que la vérité soit dite : certains de vos éditoriaux (« intelligentes » en espagnol dans le texte) dans AA nous ont quelque peu déconcertés. L'éloge fait au « dernier » Victor Horta, certaines critiques sur le mouvement moderne... Je crois que nous devons nous entretenir à ce sujet. »

Je suis sûr que Fullaondo fait aussi allusion à mes chroniques sur Prague et sur Berlin, où il est vrai que j'émettais quelques doutes sur la légitimité de l'architecture moderne dans certaines circonstances bien précises et très intenses d'environnement historique et patrimonial, politique et psychologique. Je pense en effet qu'en architecture il existe des médecines de cheval qui, bien que légitimes en soi, risquent d'achever le malade.

D'où ces doutes, ces inquiétudes, ces angoisses que j'ai cru bon de laisser apparaître au su et au vu de mes lecteurs, pour qu'ils sachent qu'il est difficile d'être tout d'une pièce dans une vie d'architecte et que la trajectoire rigoureuse de la pensée peut s'infléchir sous la

poussée du réel et les coups de boutoir de la vie elle-même.

Dans une émission récente à la radio où l'on m'interrogeait sur les textes décisifs qui avaient éclairé ma vie, j'ai cité le « Ci-git » et « Pour en finir avec le jugement de Dieu » d'Antonin Artaud (mon adolescence), « le Rivage des Syrtes » de Julien Gracq (ma jeunesse) et enfin « l'Éloge de l'ombre » de Tanizaki que j'ai d'ailleurs donné à lire à Bruno Zevi (mon âge mûr).

C'est surtout de ce dernier livre, puis de la petite centaine de livres japonais que j'ai lus à sa suite que je tiens les quelques failles relevées par mes amis dans ce que j'ai toujours appelé avec fierté ma « bestialité » d'architecte... moderne pourrait-on dire.

En effet Tanizaki et ses frères ou fils spirituels m'ont appris le drame qui s'est joué au cours de trois générations au Japon, que ce soit dans le domaine des arts et de l'architecture quand la modernité s'est introduite par effraction dans les valeurs de la vie quotidienne. Car il y a eu là une véritable attaque de l'âme japonaise au nom de nos meilleurs sentiments, dans notre volonté d'apporter un progrès incontestable et incontesté puisqu'il s'agissait entre autres de doter le Japon de la lumière électrique. Qui s'opposerait à ce bienfait qui ne déclenche en apparence aucune agression culturelle ? Et pourtant « l'Éloge de l'ombre » n'est qu'un grand cri, un long lamento.

Et si je suis toujours aussi résolument moderne (que mes amis se rassurent), il n'en reste pas moins que l'idée de la modernité ne suffit plus pour être mon drapeau, le signe du bon droit.

Certes, la modernité que j'ai vécue a-t-elle vaincu l'académisme, parvenu à l'ultime stade de la décomposition.

A cette modernité-là, j'ai participé avec enthousiasme ; à cette modernité-là, je ne conteste pas sa légitimité, car aujourd'hui encore je vis d'elle, et m'en nourris. D'elle je n'ai rien inventé que de l'utiliser pour m'exprimer et chaque jour j'en remercie ses champions les plus prestigieux, Wright, Le Corbusier, Aalto, les constructivistes russes, etc., etc. J'en regarde toujours aussi ébloui les dessins, qu'ils

soient de Hans Scharoun ou de Sant'Elia. Leur devant tout, je m'engage à ne les oublier jamais et à les honorer tout au long de ma vie.

Mais je ne peux pas esquiver le fait que l'architecture développe une vie propre, en dehors des architectes. Car même si elle est plus faite pour les dieux que pour les hommes, même si les hommes sont mortels et l'architecture éternelle, ces mêmes hommes se sont arrogé le droit de la juger, un droit que l'on ne peut leur dénier parce qu'ils usent et abusent de l'architecture comme ils en souffrent ou s'en réjouissent quotidiennement. Inconséquence peut-être, incohérence certainement, mais certitude sociale. Et s'il arrive que les hommes, ces microscopiques et prosaïques fourmis, envahissant une architecture toute pétrée de métaphysique, la rendent obsolète et se détournent d'elle, c'est leur droit. Il est donc du devoir des architectes de faire évoluer l'architecture dans le sens du futur à inventer, de s'efforcer de découvrir ce futur architectural auquel les hommes aspirent sans en connaître les tenants et aboutissants.

Or, il semble qu'aujourd'hui les hommes aspirent à une (temporaire) paix architecturale. Qu'ils veuillent vivre avec leur patrimoine ou tout au moins souhaitent que la modernité et le patrimoine entretiennent de meilleures relations qu'auparavant. Qu'ils ne veulent plus de chocs de titans, de destruction culturelle par mauvais voisinage et que le problème soit de découvrir une architecture qui (sans renier sa modernité, son authenticité créatrice et son futur) établisse avec le patrimoine, le monument historique, le passé une relation de cohérence, des liens de coexistence. Est-ce possible ? J'ai écrit un livre, « Colères », dont le sous-titre était explicite : « de la nécessité de détruire ». J'ai même insisté en affirmant qu'il fallait accepter de détruire (le passé) si l'on voulait avoir une chance de construire (son époque) en architecture, un terme étant le jumeau de l'autre, tous deux aussi liés que la mort et la vie.

En aucun cas je ne renie ces lignes car une société qui n'accepte pas d'envisager sa propre destruction,

meurt aussitôt. Mais la modernité, qui a la nécessité de naître de cette destruction, doit trouver une forme nouvelle, en dehors des lois qui nous régissent depuis 1920. Car, si l'on reste enfermé dans les dogmes de l'architecture moderne, nous ne pourrions pas libérer un nouvel imaginaire. Lorsque la pensée architecturale se traduit en loi, elle se pétrifie et elle pétrifie autour d'elle notre univers sensible.

L'histoire, que connaît si bien Bruno Zevi, revendique en force le droit de cité. Il faut compter avec elle non pas à travers le pastiche, la copie, l'interprétation ou l'accompagnement mais par une remise en question de nos dogmes, une révision de nos certitudes, la volonté de retrouver une continuité où des forces aussi violentes l'une que l'autre s'affronteraient sans se détruire dans la ville, ce champ de bataille par excellence désigné à l'architecture.

Aujourd'hui, pour être acceptable, le combat exige une estime réciproque. Le temps du mépris est enfin dépassé. Réinventer un langage capable de renouer le fil rompu de la continuité architecturale, de combler les fractures d'incohérence de la cité, tel est notre problème.

Il faut : reconstruire la modernité, chercher une modernité faite de mémoire et d'imaginaire, faite à la fois de l'accumulation du passé et de la totale liberté du projet, réconcilier la stabilité et le dynamisme, confronter l'unité et la complexité, la fluidité et la permanence et (comme me disait hier encore un élève architecte) faire sien le paradoxal.

Car en se faisant l'expression univoque de la rationalité conquérante, en servant l'idéologie du rationalisme et en acceptant de s'identifier à elle, notre modernité si héroïque et si morale des années cinquante a failli et échoué. Elle a abouti à servir l'Etat marchand dans sa logique d'économie répressive, elle a tué la liberté de créer. La nouvelle modernité sera faite de l'opposition contrôlée entre l'appartenance à une tradition et la libération du projet.

Claude Parent